

COLETTE
NYS-MAZURE

Enseigner demande une extrême présence à soi et à l'autre



La silhouette est gracile, et la voix douce. Mais qu'on ne s'y trompe pas, **Colette NYS-MAZURE** est dotée d'une énergie peu commune pour avoir mené de front une vie de femme, de mère de famille (très) nombreuse, d'enseignante et d'écrivaine¹. Cette éternelle enthousiaste, qui excelle à célébrer le quotidien et à ouvrir à l'invisible, est aujourd'hui en retrait (expression qu'elle préfère de loin au traditionnel « à la retraite »), mais son appétit et sa curiosité pour la vie et ses multiples facettes n'ont rien perdu de leur intensité... Que du contraire !

Être bon élève, dites-vous, peut être un handicap pour devenir enseignant. Quand c'est facile pour soi, on n'a pas idée des difficultés des autres ?

Colette NYS-MAZURE : Je me suis rendu compte de ça à l'occasion de conseils de classe dans mon école. Une collègue, que j'appréciais énormément, y défendait intelligemment, en argumentant, des élèves en très grosse difficulté auxquelles on reprochait leur manque de travail. Un jour, je lui ai dit : « Heureusement que tu es là, tu sauves beaucoup d'élèves ! » Elle m'a répondu : « Tu sais, j'avais d'énormes difficultés quand j'étais élève. J'ai mis beaucoup de temps à faire mon cycle secondaire et universitaire. Je sais ce que c'est de ne pas comprendre, de ne pas arriver à étudier. »

Ça a renversé ma perception des choses. Même si je travaillais beaucoup – il fallait que je justifie ma bourse

d'orpheline –, j'ai toujours eu l'impression que l'école, ça allait de soi, qu'il y avait presque de la mauvaise volonté à ne pas comprendre. Je crois qu'on oublie que beaucoup d'enseignants font ce métier parce qu'ils ont été bons élèves.

Vous évoquez votre situation d'orpheline. Vous avez perdu vos parents très jeune ?

CNM : Mes parents sont morts quand nous avions 7, 4 et 2 ans, en l'espace de deux mois et demi. Nous avons tout perdu, mais en même temps, nous avons gagné beaucoup, parce que ceux qui nous entouraient ont été tellement présents et aimants... Trois cousins prêtres avaient rédigé le souvenir mortuaire de maman. Ils avaient écrit : « Colette, Jean-Paul, Chantal, Papa et Maman vous attendent à la maison, au terme de très longues vacances ». On a grandi dans cette perspective qu'on ne voyait pas nos parents, mais qu'ils étaient là. J'ai peur de souffrir, comme

tout le monde, mais la mort ne m'effraie pas. C'est comme un accouchement. Le bébé qui est dans le ventre de sa mère ne sait pas ce qu'il va trouver de l'autre côté. Ça ne doit pas être rigolo d'être serré comme il l'est dans ce vagin étroit, mais quand il arrive dans les bras de son papa, de sa maman, c'est autre chose !

On me parlait de mes parents, on me racontait des épisodes de leur vie, on me montrait des photos. Je les ai vus tous les deux sur leur lit de mort, je suis allée à leurs funérailles, on jouait sur leur tombe quand nous allions chez nos grands-parents. On avait cette proximité avec la mort... Ça donne une légèreté. Je trouve qu'on interdit à beaucoup d'enfants, aujourd'hui, cette possibilité d'acquiescer aux réalités de la vie, au fait qu'on va tous mourir. Nos sociétés d'aujourd'hui ont occulté la mort, c'est devenu un sujet tabou. C'est profondément malsain. Je ne voudrais pas qu'on me vole ma mort... J'aimerais mourir en conscience.



Lors de vos études, avez-vous été marquée par certains enseignants ?

CNM : Oh oui ! Je me souviens d'une religieuse qui était institutrice. Elle avait les maternelles et les 1^{re} et 2^e primaires. Elle était extraordinaire, drôle, vive. Je vois encore la façon dont elle apprenait à lire aux petits. Ses cours d'Histoire sainte étaient magiques ! C'est elle qui m'a donné confiance dans mes possibilités d'écrire. Le premier texte que j'ai écrit pour l'école, elle l'a lu à toute la classe. Il y était question de perce-neige. J'ai découvert que ce que j'avais pris beaucoup de plaisir à composer pouvait plaire à d'autres. J'étais très étonnée. Elle m'a toujours suivie, encouragée, même quand j'avais une vie plus que chargée. Elle disait : « *Quand tu sens que tu dois écrire, tu abandonnes tout et tu écris* ». J'étais près d'elle une dizaine de jours avant sa mort. Elle allait avoir 97 ans, son corps était détruit, mais son esprit était toujours aussi vif. Alors qu'elle était aveugle, grabataire, elle me disait : « *J'aime tellement la vie !* » Je commence un livre sur elle. Elle a joué un rôle essentiel pour moi.

Je me souviens aussi d'un professeur de latin-grec, Monsieur Amand, qui nous a révélé Tacite. Il était également passionné de littérature contemporaine et nous récitait Apollinaire. Il y avait aussi une prof de français, qui venait de l'ULB et était très originale. Elle connaissait beaucoup de poèmes qu'elle nous faisait apprendre par cœur.

Quand j'ai été opérée de l'appendicite, elle m'a apporté un livre de poèmes. Je l'ai revue une vingtaine d'années plus tard. Je me suis précipitée vers elle, et je lui ai dit : « *Vous ne vous rendez pas compte de l'influence que vous avez exercée sur moi !* »

Qu'est-ce qui vous a poussée à devenir enseignante ?

CNM : Je racontais à mon petit frère et ma petite sœur les livres que je lisais, les films que je voyais. Je leur faisais l'école et je trouvais ça merveilleux de pouvoir partager mon enthousiasme, de voir leurs réactions, de sentir leur plaisir. En sortant de rhéto, j'hésitais entre éducation physique, psychologie, médecine et philologie romane. Pour une série de raisons, j'ai finalement opté pour la dernière, dans l'optique de travailler à la radio. Mais alors que j'étais étudiante à Louvain, j'ai fait des intérimis dans mon ancienne école, et je me suis rendu compte que j'adorais ça !

Que faut-il pour être un bon enseignant ?

CNM : Il y a d'abord le plaisir d'apprendre soi-même. On ne peut pas être contagieux de ce plaisir si on ne le vit pas, si on ne le développe pas. Et puis, cette confiance dans la communication possible, parce que ce n'est pas le tout d'avoir ce trésor, il est primordial de croire qu'on peut le partager et que ce n'est pas un partage à sens unique. Enseigner, c'est autant prendre que donner. Mes élèves m'ont beaucoup apporté. C'est aussi un métier qui demande une infinie patience et une capacité de renouvellement. Entretenir en soi cette flamme de la nouveauté ! Mais souvent, on est vécu plutôt que vivant, c'est ça la difficulté. On est fréquemment absent à soi-même, et je crois que le métier d'enseignant demande une extrême présence à soi et à l'autre.

Dans vos livres, vous évoquez l'importance de garder les yeux ouverts, de rester en éveil...

CNM : C'est à entretenir, bien sûr. Ce qui nous en empêche, souvent, ce n'est pas le manque de bonne volonté, c'est le temps, les moyens. J'ai écrit un monologue intitulé *Dix minutes pour écrire*. Une femme, enseignante, rentre chez elle, veut absolument écrire, mais une série de choses l'accaparent ; ses gosses lui sautent dessus : « *Maman, j'ai faim !* », le mari, au téléphone, lui dit : « *Ce soir, nous sommes invités à manger chez untel* », etc. Et c'est la

nuit, quand tout le monde dort, qu'elle se relève pour trouver ces dix minutes pour écrire. C'est quelque chose que j'ai vécu constamment. Et encore maintenant que je suis en retrait, je me bats pour avoir des espaces d'écriture ! Quand on écrit, on vit davantage, on fait durer ce qui est éphémère, on déplie ce qui est ramassé. J'aime bien ce que dit Henry BAUCHAU : « *Le travail travaille la lumière, l'écriture l'obscurité intérieure* ». Écrire me permet de vivre plus profondément, en plus grande conscience.

J'essaie aussi de trouver un équilibre entre ouverture et densité. C'est bien de s'intéresser à des tas de choses, mais il faut prendre le temps de digérer, d'intérioriser, sans quoi on devient comme une girouette, la tête dans les vents qui passent... Je crois également qu'on doit accepter de perdre pour gagner, ne pas toujours faire la même chose, même si on y est bien, pour aller vers ce qu'on ne connaît pas et qui va révéler d'autres possibilités, jusqu'au bout de la vie. La réussite comme être humain, c'est tellement plus vaste qu'une réussite intellectuelle, financière ou affective, plus progressif, avec l'acceptation des creux, des pleins... Rien n'est jamais acquis. On n'arrête pas de rencontrer des problèmes, de les surmonter, d'en aider d'autres à dépasser les leurs, puis de buter soi-même sur des difficultés semblables. C'est tellement aléatoire.

J'admire beaucoup des femmes comme Marguerite YOURCENAR, Suzanne LILAR ou Jacqueline de ROMILLY, qui ont vécu très vieilles et qui ont continué jusqu'à la fin à écrire, à s'intéresser, à être curieuses. Ce sont des silhouettes lumineuses qui avancent devant soi, et qui donnent envie d'avancer. ■

INTERVIEW ET TEXTE
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Son dernier ouvrage : *Vallotton, le soleil ni la mort*, Invenit Éditions, coll. Ekphrasis, 2013. Bibliographie complète sur : www.colettenysmazure.be

EN VIDÉO

Retrouvez l'intégralité de cet entretien en vidéo sur notre site www.entrees-libres.be > extras

À voir également, la captation vidéo de l'atelier animé par Colette NYSMAZURE lors de la dernière Université d'été de l'Enseignement catholique :

<http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013 ou via l'onglet temporaire « Université d'été : traces »